

son sang qui coule dans mes veines ne l'emportaient pas sur cette faiblesse (4). »

Cette terreur de l'exil qui déjà l'obsédait, lorsque, seule encore elle avait à en supporter tout le poids, ira toujours grandissant et parviendra jusqu'à son faite, lorsque, après en avoir connu toutes les amertumes pour elle-même et durant huit années, elle verra la contagion de la prescription s'étendre à ses amis :

« Je suis l'Oreste de l'exil, s'écriera-t-elle alors, la fatalité me poursuit ! »

Cette pensée amère n'avait pourtant pas encore effleuré son esprit quand, le 5 mai 1806, elle écrivait de *Lyon* à M^{me} Récamier :

« Me voici, chère amie, dans un lieu qui est une patrie pour vous et où l'on désire vivement de vous voir (5). Je m'y suis acquise une sorte de considération, tout à fait étrangère à moi, en faisant espérer votre passage.

« Camille (6) vous désire avec un sentiment très vif, et *parle de vous comme moi* ; je me vante qu'on ne saurait mieux dire.

« Vous avez *Corinne* à présent ; dites-moi ce que vous en pensez, dites-moi ce que vous en entendez dire *littérairement*, et si du côté du gouvernement il ne vous revient

(4) *Coppet et Weimar*, p. 24.

(5) *Coppet et Weimar*, p. 77.

(6) Il s'agit de Camille Jordan, un Lyonnais célèbre, un des membres du Conseil des Cinq-Cents, un des fidèles de M^{me} Récamier.